

convenu qu'il ouvrirait ses portes, s'il n'était pas secouru dans les dix jours après l'avis de la capitulation. Le dauphin reçoit cet avis, étant en marche avec son armée ; il arrive au commencement de février à Saint-Jean-le-Vieux. La réunion si prompte de cette armée, dans une saison rigoureuse, et son arrivée inattendue surprennent les Savoisiens sans les déconcerter ; ils se forment en ordre de bataille sur une grande ligne. Les bannières déployées sont le signal du combat. Les deux armées s'étant rapprochées, les chefs prennent leurs dispositions.

Le dauphin place devant lui, au centre et en tête, le grand chanoine et le comte d'Avelin ; aux ailes, le comte de Genevois et le seigneur d'Anthon. Le comte de Valentinois commande l'arrière-garde. Les seigneurs de Tournon et de Sassenage doivent, suivant les chances de la bataille, se porter partout où il faudra du secours.

Le comte Edouard fait à-peu-près les mêmes dispositions : son aile droite s'étendait dans la plaine ; sa gauche, du côté de Varey, ayant derrière elle un corps de réserve pour observer et contenir la garnison de cette place.

Lorsque les arbalétriers ont fait pleuvoir leurs traits, les avant-gardes étant aux prises, un gendarme d'une stature gigantesque, monté sur un cheval de taille aussi colossale, sort des rangs savoisiens et se porte en tête des combattants. Son courage semblait surpasser sa force. Une masse d'armes en cuivre d'un poids énorme pendait à l'arçon de sa selle et sa main était armée d'une épée démesurée. Suivi des plus déterminés, il frappe comme la foudre les premiers rangs et y répand l'effroi et la confusion. Le grand chanoine et le comte d'Avelin, revenus de leur surprise, attaquent de concert le géant redoutable. Le grand chanoine n'avait pour arme offensive qu'une barre de fer, dont tous les coups étaient mortels ; pendant que le comte, plus agile, occupe le Brabançon, le